

à 28 août 1914

3476



Chère Marquise,

À l'autre nuit, vers quatre heures, je suis réveillé par ces mots : Le Palais des arts est en feu. - Le Palais des arts contient les Musées. J'arrive et je monte sur les toits. L'incendie avait éclaté dans une partie du bâtiment où la Municipalité s'obstine à maintenir, malgré mes avertissements et mes démarches depuis quatre années, un service central électrique, des amphithéâtres où se tiennent toute sorte de réunions à pipes et à cigarettes, une école de dessin, avec un matériel vieux et combustible, et bien d'autres dangers encore. Nous étions protégés par un gros mur et par un plafond de ciment armé qui a fait, si je puis dire, son devoir jusqu'au bout et ne s'est écroulé que l'incendie éteint. Nous sommes magnifiquement indemnes. Nos salles sont ouvertes au public, et tout continue à bien aller. Mais à dix mètres de notre muraille de protection, deux étages ont été détruits. Soigneusement heureux, si l'on se décide à m'écouter. Je l'espère. Je compte sur l'intelligence de mon patron, brave homme, d'esprit clair, et mon ami.

Je vous écris avec émotion, parce qu'il est terrible de peurs qu'une œuvre aussi longue, aussi délicate, conduite avec tant d'amour et de soin, ~~parvienne~~ tant de richesses arrachées aux fièvres et chargées d'un tel feu, peuvent être compromises par un hasard absurde et par l'incurie des pouvoirs publics. J'ai eu chaud, sur mon toit, à côté des pompiers, promenant avec insolence ma myopie dans les gouttières, prêt à donner l'ordre à mes hommes d'évacuer nos trois salles par salle. Qui remercie de notre salut ? Le Dieu inconnu ? Non, puisqu'il a allumé le feu. Mais le bon génie de tous ceux qui s'intéressent à nos collections, et le vôtre d'abord, chère Marquise. Je lui adresse mes actions de grâces.

Votre dernière lettre m'a vivement affecté. Je commence à croire à la folie et à la méchanceté de la plupart des hommes, mais, si quelqu'un peut les désarmer, c'est vous. Je souhaite pouvoir vous présenter bientôt mes hommages. Je suis, ces jours-ci, retenu à Lyon par la nécessité absolue de faire aboutir au plus vite mon projet de sécurisation des Musées. Je ne puis attendre que les cendres soient froides. L'occasion d'agir avec force est trop présente et trop belle. J'espère des approfondissements qui feront du Musée de Lyon une des toutes premières joies de

18748
VILLE DE LYON
MUSEE
L'Europe. J'ai une mentalité tout à fait naïve de l'en être
et m'est insupportable de penser que je ne suis pas le premier.

Comme j'ai été heureux de lire les belles lettres écrites à
Alphonse Peyrat ! Ce sont, en quelque sorte, les chapitres de sa
biographie écrits par les chefs du dix-neuvième siècle. Quelle
biographie ! À l'avoir ainsi convergé avec ce contemporain et
cet émule de ce qu'il y eut de plus grand parmi nos aînés,
j'emporte l'impression que les beaux caractères civiques et les
larges cultures encyclopédiques ne font plus de notre temps, je veux
dire de mon temps. Les petits spécialistes, arides, foisonnent. On
ne voit plus d'esprits capables d'embrasses de, ensemble. Joseph
Reinach a eu bien raison de reproduire, à côté des lettres, les
articles, si fermes et si larges, qui s'y rapportent. On ne voit
plus, on n'écrit plus ainsi. Cela était du temps où l'art et la
pensée répercutaient longuement leurs échos dans les consciences.

Je joins à ma lettre deux petits échos. Un journal d'ici a
été plus juste et d'accent, et a mieux dit ce qu'il fallait. J'ai
demandé le numéro. - J'ai reçu une bonne et cordiale lettre de
Migeon à propos de l'achat que j'ai fait de la collection Colin.
- Enfin, un premier envoi de la Bibliothèque d'Emile Bontaur
est annoncé.

Je vous prie de croire, chère Marguerite, à tout mon respect
et à toute mon affection.

Henri Focillon